



Le pardon en Bretagne
(Coll. famille Salas, Caracas).

Tito Salas un peintre

vénézuélien en pays bigouden



Détail d'un tableau représentant
le moulin à marée du Suler en
Loctudy (Collection Valentina
Salas de Herrera).

**EN 1905,
LE PAYS
BIGOUDEN
TOUCHE L'ÂME
D'UN TOUT
JEUNE ARTISTE
LATINO-
AMÉRICAIN.
TITO SALAS,
QUI DEVIENDRA
L'UN DES
PEINTRES
MAJEURS DU
VÉNÉZUELA.**

Encouragé par son maître le peintre Lucien Simon à suivre des cours d'été en Bretagne, Tito Salas, jeune Vénézuélien, prend le 5 août 1905 à Paris, gare d'Orléans, le train de nuit pour le Finistère. Ce voyage est déjà un avant-goût de ce qu'il va découvrir : des Bretons affables, qui se lient facilement avec lui, à moins que ce ne soit l'inverse, qui ont le vin facile et chantent de belles complaintes nostalgiques. Et la langue celtique qui le fascine et l'intéresse.

Après une nuit sans sommeil, tant ces voyageurs sont bruyants, il arrive à Pont-l'Abbé d'où un cocher qui le mène aux villas de Penanveur, au lieu-dit le Suler, en Loctudy. Construites en 1882 par la comtesse de Grandsaignes d'Hauterives, née Marie de Kerstrat, les villas accueillent nombre de touristes anglais. Depuis près de dix ans que Madame d'Hauterives et son fils Henry parcourent l'Amérique comme projectionnistes du premier cinématographe. Une étonnante vie de pionniers du septième art [1].

En bordure de la douce ria de Pont-l'Abbé, le site est exceptionnel. Animé par la marée qui actionne un moulin, le lieu mêle terre et mer. Les hommes pêchent et labourent la terre, les enfants ramassent fruits et coquillages, les vaches paissent en compagnie des goélands. Un estuaire, un étang, une digue, des bois de pins, une vue imprenable sur l'océan, l'île Garo et l'île Tudy, la présence familière des oiseaux de mer et de vasière : une inépuisable source d'inspiration pour les artistes. Quoique discrète, la réputation de Loctudy a, en ce début du siècle, atteint les



Tito Salas, fin 1904, avant son départ pour Paris. Il a alors dix-sept ans.

milieux artistiques. En juillet 1898, le peintre Maxime Maufra, en villégiature dans la petite station balnéaire, est lui aussi tombé sous le charme de l'estuaire : «Ce qui est beau ici, surtout, ce sont les couchers de soleil sur les vasières, trouées de plaques d'eau illuminées par les derniers rayons du soir. Là alors, c'est l'Orient dans toute sa splendeur, je me figure ainsi les bords du Nil». Maurice Denis, quant à lui, ne tarit pas d'éloges sur l'endroit lors de son troisième séjour de 1901 (il y avait passé ses vacances en 1894 et 1895) : «On trouve à Loctudy du très bon lait et tous les légumes possibles ; dans ce pays privilégié, il y a des fraises dans tous les jardins, et encore des asperges. Du reste je trouve le pays encore plus beau, s'il est possible, qu'autrefois». Avec quelques autres élèves du cours Callarossi, Tito est venu suivre pendant deux mois, sur la côte bigoudène, un cours de peinture en



Fête de pardon, 1910 (Musée des Beaux-Arts, Caracas).



Fête en Bretagne, 1905-1906 (Coll. part., Caracas).



Procession en Bretagne (Coll. famille Salas, Caracas).

plein air. Les élèves travaillent sous la direction de Rochegrosse, et sont corrigés par Simon pour les portraits, par Dauchez pour les paysages. La bourse allouée au jeune Tito par le gouvernement vénézuélien lui permet de régler les quatre cents francs de la pension complète. Pendant ces semaines en compagnie de ses condisciples, Tito parcourt le pays bigouden avec camets et crayons. Il croque, dessine et peint ce terroir et ses habitants au caractère si typé.

QUELQUES JOURS APRÈS SON INSTALLATION, TITO ÉCRIT : «La maison est très propre, la nourriture extraordinaire et excessive, le vin fameux, tout comme le lait et les fruits. Tous les jours nous avons du poisson frais et des fruits nouveaux. Je me baigne quotidiennement. On travaille avec des modèles du pays, de 9 à 11 et de 1 à 3. Le reste du temps, on peint des paysages qui sont ici si précieux. C'est un pays enchanteur et pittoresque : la marée qui monte ou descend, les matins gris, les couchers de soleil admirables, les maisons de pierre, le vol des oiseaux, les aboiements des chiens, et cette langue si difficile mais si belle» (2). Tito ne cesse de s'émerveiller : les costumes des paysans, la mer, les hameaux aux maisons de pierre, les croix, les églises et leur cimetière.

Visiblement, le jeune homme plaît. Lucien Simon lui trouve du talent et le prend sous sa protection, même en affection. Salas, plein de charme et le caractère facile, se lie d'amitié avec Rochegrosse et noue rapidement des contacts avec les Loctudistes. Il est invité dans les fermes voisines et devient familier des Boennec, commerçants au bourg, qui chaque jour lui offrent du poisson, des œufs et du lait frais.

Dans les années 1980, Germain Lacasse et Serge Duigou, sur les traces de Marie de Kerstrat, rencontrent des habitants du Suler qui se souviennent avoir vu, au début du siècle, des peintres dans les villas de Penanveur. Plusieurs fois, Lucien Simon et Tito Salas sont cités. Certes, le nom de Salas est facile à retenir et à prononcer, mais sans doute avait-il une aura particulière auprès des autochtones et en particulier auprès de ceux qui servirent de modèle, comme la fille de la meunière du Suler qui, à quatre-vingts ans, se souvenait encore de lui.

Enthousiaste et talentueux, le jeune élève travaille sur le port de Loctudy. Il assiste au spectacle qu'offrent les femmes dockers, transportant à dos des sacs de pommes de terre de cinquante kilos des charrettes jusqu'aux vapeurs, qui attendent le départ pour

De Paris à Caracas

En 1911, pour les 100 ans du Vénézuéla, Salas réalise une œuvre monumentale pour le Capitole de la Nation et s'affirme comme un grand peintre historique. Il n'a pas renoncé pour autant à l'Europe et, en 1913, il présente au Salon deux œuvres : le *Miracle* et le *Baptême* en Bretagne. A l'approche de la guerre, Tito prend la route du Sud de la France, séjournant avec Sarah Bernhardt à Andernos-les-Bains, puis passe en Espagne. Il retrouve Paris à la fin de la guerre, et y reçoit la commande de la décoration de la Casa Bolívar, maison natale du Libérateur. Cette œuvre va l'occuper de 1921 à 1930. Il peint de grands triptyques pour la Banque du Vénézuéla, les murs du Panthéon National de Caracas. Peu enclin aux expositions personnelles, son œuvre se lit à travers tout le pays sur les murs des bâtiments officiels. Mort en 1974, Tito Salas est l'un des peintres majeurs du Vénézuéla.



L'embarquement des pommes de terre, appelé aussi Au bord de la mer et Ramasseuses de pommes de terre, 1906 (Coll. Bertha de Jimenez, Caracas).



Procession à Penmarc'h, Lucien Simon, 1900 (Musée des Beaux-Arts, Brest).

la Grande-Bretagne. Il croque les paysans qui, juchés sur les charrettes, dirigent les opérations. Il saisit la laborieuse attitude des femmes qui ploient sous le fardeau. Il dessine les chevaux hamachés qui attendent sous le soleil, les vapeurs à quai, et la lumineuse Ile Tudy qui ferme la perspective. Il court aussi les pardons et se laisse impressionner par les beautés colorées de la fête. Dès son retour à Paris, il peindra une huile sur toile, une *"Fête en Bretagne"*, où il saisit bien la ferveur des pardonneurs, s'inclinant devant la procession qui serpente dans les dunes. André Dauchez a peut-être invité les élèves du cours à passer la journée dans l'atelier qu'il vient de construire, sur une pointe face à la mer, dans le quartier de Larvor. Tito en profite pour engranger des croquis du pardon de Saint-Quido, la chapelle voisine, dont il fera plus tard une *"Procession en Bretagne"*.

A Notre-Dame-de-la-Joie, sur la côte de Penmarc'h, il peint la ferveur populaire pendant la procession et en fait un *"Pardon en Bretagne"*. Dans un petit port, il croque la bénédiction des bateaux : l'officiant, avec ses habits d'apparat, les enfants de chœur à la robe rouge rehaussée d'un surplis blanc, les costumes colorés des femmes qu'il trouve magnifiques. Un matériau inespéré pour le travail d'hiver en atelier. Du pardon de la chapelle de Croachou, à l'entrée du bourg de Loctudy, Tito écrit : « Il y a quelques jours, il y a eu ici une fête. C'était une procession chantée à travers champs, beaucoup de monde ; tous habillés luxueusement, les hommes ivres. Après, ils dansèrent la gavotte, et plus loin d'autres dormaient à même le sol dans les bras de Bacchus ».

TITO COMPOSERA D'APRÈS CES CROQUIS D'ALORS, EN 1913, UNE "FÊTE EN BRETAGNE", dont il retiendra la dynamique de la danse et la jovialité des musiciens et des pardonneurs. Au Salon de 1911, il présentera une *"Sortie de pardon"* élaborée à partir d'éléments croqués durant son séjour. Dans ses notes, il évoque une esquisse réalisée lors d'une séance qu'il qualifie de spiritisme : six ou sept hommes, dont un marin, sont assis en demi-cercle à un mètre et demi au-dessus du sol ; au milieu, un feu de paille et une femme d'une quarantaine d'années aux airs de sorcière. Cette scène singulière, à la lumière vivante et chaude du feu, permet au jeune peintre de travailler les ombres sur les visages. Cette esquisse a disparu, et il ne reste

aujourd'hui aucune trace de cet épisode troublant. L'été est vraiment fini, et les premiers froids d'octobre sonnent l'heure du retour à Paris. Le jeune Tito Salas fait ses paquets. Depuis plusieurs jours, il a le brûlant désir de rendre visite à son maître, Lucien Simon, à l'ancien sémaphore de Sainte-Marine. Tito a beaucoup de tempérament - et il en faut pour avoir quitté sa famille, sa patrie à dix-huit ans pour une capitale de la lointaine Europe -, mais il est un peu impressionné. Il espère ne pas froisser le maître en lui rendant visite de manière impromptue, et bien sûr, comme tout élève, redoute autant qu'il les désire les commentaires du professeur.

TITO A LE CŒUR QUI BAT EN PÉNÉTRANT CHEZ LUCIEN SIMON, mais la gentillesse du maître suffit à lui redonner confiance. Simon est dans son atelier et, sitôt arrivé, le jeune élève s'impatiente de voir les toiles posées sur les chevalets. Il demande courtoisement à Simon, «s'il aurait la bonté de lui montrer cela», et là sous le regard médusé de l'apprenti peintre, Simon dévoile deux tableaux aussi époustouffants l'un que l'autre, aussi beaux, aussi réussis ! «Quelle facture ! Quelle personnalité ! Tant de difficultés vaincues !»

Tito est ébloui par le talent et la maîtrise technique, mais il sent ses jambes trembler, qu'est-il venu faire dans cette galère ? Comment a-t-il eu l'audace, l'outrecuidance de vouloir lui présenter ses toiles ? Il voudrait disparaître, fuir, mais Monsieur Simon vient de dénouer la corde qui tenait les tableaux et, avec son savoir-faire de critique et sa bienveillance amicale, lui adresse un «C'est la meilleure chose que vous ayez jamais faite». Il corrige l'esquisse de sa propre main et semble très satisfait du travail. Simon encourage Salas en lui disant qu'il ne reste que le plus facile à faire, et souhaite le voir tirer un excellent profit de ce travail. Tito flotte sur un petit nuage. Simon lui fait visiter son agréable propriété, le présente à son épouse, lui prodigue de nombreux conseils et lui fait quelques recommandations pour les marchands de couleurs. Après deux heures passées en si agréable compagnie, Tito rejoint la villa de Penanveur, malgré la route et le poids des toiles, le cœur et le corps très légers.

A présent, Tito doit regagner Paris et va travailler d'arrache-pied. Il présentera, dût-il peindre nuit et jour, son tableau au prochain Salon. Deux esquisses, actuellement dans les collections vénézuéliennes, sont nécessaires à Tito pour parvenir à réaliser la toile qu'il a en tête. Non seulement le tableau de

Salas est accepté au Salon de 1906, ce qui n'était pas en soi une formalité, mais de plus il est accroché en cimaise, ce qui veut dire en excellente place pour le regard des spectateurs. L'embarquement des pommes de terre, intitulé par le peintre "Au bord de la mer" et également "Ramasseuses de pommes de terre" est salué par la critique, la presse, et surtout - ce qui fait chaud au cœur de l'étranger - par le public parisien. Ce succès n'a qu'un effet, pousser le jeune Latino-Américain à concourir au Salon de l'année suivante, pour la gloire.

Il passe les vacances d'été à parcourir, parfois avec son compatriote le sculpteur et peintre Andrés Pérez Mujica, l'Italie et l'Espagne. C'est en Italie qu'il va concevoir le "Pèlerinage de San Jenaro", grâce auquel il décroche une médaille d'or au Salon de 1907, et une reconnaissance immédiate, qui très vite traverse l'Atlantique. L'année suivante il participe, hors concours, au Salon et expose une "Noce en Castille" qu'il a conçue lors de son récent séjour en Espagne. Quelques années plus tard, le gouvernement français lui passe commande d'une toile pour le Musée du Luxembourg ; le jeune homme est très flatté d'être le premier artiste américain ainsi honoré. Très vite, Salas s'affirme comme le peintre majeur du Venezuela, mais jamais il n'oublie ce pays qui l'a si chaleureusement accueilli et lui a fourni le cadre, les modèles et les thèmes de son inspiration. Entre l'embouchure de l'Odette et la pointe de Penmarc'h, sous l'influence décisive de Lucien Simon, le maître attentif et respecté, il a acquis un savoir-faire que Paris remarque. Puisque la France a salué l'artiste de talent, la reconnaissance de Caracas ne fera aucun doute. Plus tard, peintre officiel de son pays, Tito Salas reviendra en Cornouaille ; il y reverra Lucien Simon et sa famille, et ces parages de la rivière de Pont-l'Abbé qu'il a chéris. Désormais, nul ne pourra ignorer que le plus grand peintre vénézuélien a, à l'âge de dix-huit ans, acquis la pleine maîtrise de son art en terre bigoudène. Grâce à un tableau mettant en scène des parias du début du siècle : les femmes dockers du port de commerce de Loctudy. ■

Annick Fleitour

TITO EST ÉBLOUI PAR LE TALENT ET LA PROUESSE TECHNIQUE DE LUCIEN SIMON, MAIS IL SENT SES JAMBES TREMBLER ; QU'EST-IL VENU FAIRE DANS CETTE GALÈRE ?



Portrait de Tito Salas dans son atelier peu de temps avant sa mort en 1974.

BIBLIOGRAPHIE

- Tito Salas, par Rafael Pineda, Ernesto Armitano Editor, Caracas, Venezuela, 1974.
- Tito Salas, par Rafael Paez, Pintores venezolanos, n° 1, Madrid, 1974.

REMERCIEMENTS

à Marie-José Bianchi (Ambassade de France à Caracas), à Zoila Rosa Ramirez et Rafael Santana (Musées de Caracas), à Dominique et Marc Thomas, au FNAC, au Musée des Augustins (Toulouse), à D. Boyer, petit-fils de Lucien Simon et à Valentina Salas de Herrera, fille de l'artiste, pour ses documents et renseignements.

[1] Lire : "Marie de Kerstrat, aristocrate du cinéma", Germain Lacasse et Serge Duigou, Ressaç, 1987.

[2] En 1909, le journal *La Alborada* présente les lettres que Tito Salas écrivait de France. Elles sont publiées sous le titre "Au bord de la mer".